MELANGES RELIGIEUX,

Scientifiques, Politiques et Litteraires.

VOL. 6. MONTREAL, MARDI, 25 JUILLET 1843. No. 32.

LETTRE DE L'INDE.

CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE CATHOLIQUE.—LE ROI DE MYSORE ET LES MISSIONNAIRES.—LEUR RECEPTION AU PALAIS.—CURIEUX INCIDENTS DE L'ENTREVUE.

Mysore, janvier 1843.

Enfin notre cathédrale de Mysore est terminée : le seul vrai Dieu a donc aussi son temple et ses autels dans la capitale de ce royaume. Que Dieu est inépuisable dans ses ressources, et qu'il est doux de se jeter avec confiance dans son sein paternel ! Quand, il y a cinq ans, Mgr. Beauclaire et moi, nous fîmes le projet de relever notre sainte religion de l'obscurité où elle gisait ici, je vous avoue que le sourire de la bonne Sara m'échappait en voyant les vastes plans de mon ami. Quoi ! sans avoir une cache en main, sans pouvoir se flatter de rien obtenir de notre congrégation, je le voyais tracer un devis qui montait à 10,000 fr. La prudence humaine légitimait mes doutes ; mais l'espérance divine, qui dirigeait les entreprises de ce bon ami, lui donna la confiance de commencer avec la certitude de terminer ce bel édifice. Le succès a prouvé que son projet était *dilectus Deo et hominibus*. Les moyens nous sont arrivés par les voies les plus extraordinaires : ce sont les protestans de toutes les classes, ce sont les gentils des rangs les plus élevés qui sont venus polir et placer les pierres de ce sanctuaire d'un Dieu étranger et inconnu pour eux. Que dis-je ? un Parsi, adorateur du feu, est venu dernièrement nous gratifier de deux cloches passables, présent bien précieux, comme le savez, dans ce pays où il est si difficile de se procurer ces sortes d'objets. Mais ne voulant pas vous fatiguer du minutieux détail de mes petites bonnes fortunes, je passe sur quelques anecdotes.....

Il ne manquait plus qu'une chose pour rendre ma joie parfaite, c'était de pouvoir aller témoigner ma reconnaissance au bon roi qui a contribué si généreusement à la construction de cette église. J'attendais avec impatience les objets que je vous avais demandés ; cette fois-ci j'aurais eu honte de paraître devant lui les mains vides. Dieu ne me refusa pas cette consolation, car huit jours après je reçus le portrait et l'autre présent. Je fus extrêmement désappointé de recevoir une chétive peinture au lieu d'une statue incluse dans un carré de cristal ou de verre, et voyant que ce portrait n'était pas présentable à Sa Majesté, Mgr. Beauclaire et moi nous l'offrîmes au ministre, notre bon protecteur, qui le reçut, je ne puis dire avec admiration, mais avec intérêt et comme une marque du désir que nous avions de lui témoigner notre gratitude. Dès ce moment il nous proposa de nous conduire au palais ; mais nous le remerciâmes, préférant attendre un peu plus tard. Quelques jours après, le roi envoya du palais une voiture avec deux chevaux blancs pour me chercher. Ce jour étant un jour de dévotion, n'était pas un jour d'audience ; aussi ne trouvai-je pas le roi dans la salle où je l'avais visité l'an dernier, mais sur un belvédère dans l'intérieur du palais. Il était au milieu des brahmes, occupé à lire ou à faire lire du Romaiana, le front bien couvert de cendres et orné de deux pottons, car vous savez qu'il adore à peu près tous les dieux ; un jour il prend les marques de Siva, et l'autre celles de Vishnou, ou les porte toutes deux ensemble. En raison de la fête, on me recommanda de ne faire que des saluts, sans lui donner la main. Hélas ! Sa Majesté aurait perdu tout le mérite de la solennité, et aurait été obligée d'aller se baigner avant de pouvoir approcher de ses très purs chapelains, sottises que les brahmes lui font observer rigoureusement. Le roi paraît assez libre sur cet article ; quand je le vis l'année dernière, ce fut lui qui me prit la main que je ne lui présentais pas.

Après les premiers compliments, il me demanda de vos nouvelles. O que j'eusse été heureux d'avoir en main une lettre de vous à lui présenter ! Je fus réduit à lui offrir vos souhaits consignés dans le seul petit billet que la faiblesse de votre vue, et le tremblement de votre main vous avaient permis d'écrire. Il accepta vos vœux et agréa ces excuses ; ensuite il m'ordonna de vous écrire sans retard pour vous présenter ses plus affectueux souvenirs. Enfin, après avoir rappelé les bienfaits de Sa Majesté pour mon église, je lui présentai la paire de lorgnettes que vous m'aviez envoyé, comme une faible marque de ma gratitude. Après plusieurs essais, le roi en fut très-satisfait et me pria de lui en faire venir une paire en or dont il paierait le prix : il restait à expliquer pourquoi son portrait tel que je l'avais demandé, et tel qu'il l'attendait lui-même, n'était pas arrivé. Pour lui faire comprendre le genre, j'avais emporté avec moi une petite statue de Marie renfermée dans une pièce de cristal très bien taillée. Frappé de cette nouveauté, le roi la saisit aussitôt de mes mains, et après avoir admiré l'ouvrage et cherché à découvrir l'ouverture par laquelle on avait fait entrer la statue, il me demanda qui était cette mère et cet enfant. Je n'eus pas besoin de lui en donner l'explication : son ministre lui-même expliqua que c'était la Vierge Marie, l'enfant le fils de Dieu incarné : il dit qu'étant devenu homme, il était mort sur une croix, pareille à celle qui surmontait l'encadrement ; qu'après avoir opéré une foule de miracles, il avait été mis à mort par ses ennemis, mais qu'il était ressuscité. Derrière moi se trouvait mon ami, ce Parsi que j'avais trouvé sortant du palais à mon arrivée, mais il avait rebroussé chemin, et était revenu sans que je m'en fusse aperçu : lui aussi vint ajouter en indoustan de nouveaux détails sur notre Sauveur et sa mère. Le roi me dit : Voulez-vous me la donner ? Je parus éprouver quelque répugnance ; aussitôt il me dit : Votre Dieu est le mien, je mettrai cette image dans ma chambre ; alors je consentis avec plaisir. L'image de Marie, l'image de notre bonne mère, se trouve donc pour la première fois dans le palais de la gentilité. O mon Dieu ! si le miracle du roi de Monomotapa et ceux de la médaille miraculeuse voulaient se renouveler ! Prions ; Dieu seul dirige tout, lui seul connaît l'avenir. Mais que vont dire les protestans, quand ils sauront que j'ai été porter l'idolâtrie romaine jusque dans ce palais ? Sa Majesté voulut déposer cette statue entre les mains d'un pieux brahme ; il était comique de voir l'embarras où il était pour la recevoir. Je lui dis : Ne craignez rien ; jamais personne n'a reçu de dommage d'une pareille image. Le pauvre diable tremblottant me dit qu'il ne craignait rien, mais.... Toute la compagnie et surtout le roi s'amusèrent beaucoup de ce scrupule brahminique ; on fit ensuite de nombreuses questions sur notre religion, sur l'usage de cette image. Quatre brahmes se succédaient ; mais je n'étais pas seul à répondre, le roi était de mon côté, et souvent il leur fermait la bouche par des réponses péremptoires.... Pourquoi donc, dit l'un d'eux, nous défendez-vous d'avoir des statues de nos dieux ? Alors je répondis : Outre que les chrétiens n'appellent ni n'estiment dieux les représentations, soit de Jésus-Christ, soit des hommes vertueux, vos statues représentant de faux dieux, vous ne pouvez leur rendre aucun honneur.—Notre Dieu est comme le vôtre, l'unique, l'immense, la paraparavastou, etc.—S'il en est ainsi, veuillez me dire si les trimonites, Brahma, Vishnou, Siva, sont un seul mourti (substance) ou trois ? Alors il établit une comparaison avec les colonels et les majors d'une armée. Je l'interrompis en lui disant : combien y a-t-il dans ce royaume de mahu-suanis, de rois ?—Un. Quelques hauts personnages qu'il puisse y avoir dans ce royaume, il n'y a qu'un roi, qui est ici présent. —Eh bien ! donnez ce nom à d'autres, rendez à d'autres les hommages qui sont dus au seul roi que vous voyez, je vous le demande, ce roi sera-t-il satisfait ? Ils restèrent muets. Un petit accident comique vint interrompre leur sérieux. M. B. avait pendu son chapeau à un clou : arrive un brahme en habit blanc qui donna de la tête contre ce malheureux chapeau. Vous savez l'horreur qu'ont les natifs pour le chapeau. Le pauvre brahme, bien mortifié, se retirait à reculons, comme s'il s'était frappé la tête contre le clou, et toute l'assemblée de rire, surtout le roi, qui était très amusé des grimaces de ce pauvre brahme... Le roi voulut voir le portrait que nous avions donné au ministre. L'on apporta des cachets qui portaient le nom du dieu Rama. Pour s'amuser, il fit venir un brahme, et le lui imprima dans la main ; mais il appuya si fortement que le pauvre brahme en aurait presque pleuré s'il eût osé. En se retirant, il frottait sa main, le roi de rire, en lui disant : Pour porter le sceau d'un Dieu, on peut souffrir un peu....

Sa Majesté me fit demander par son ministre ce que je désirais. Je répondis aussitôt que le pauvre présent que je venais de faire au roi était une faible marque de ma gratitude pour ses bienfaits passés et non un moyen de demander autre chose. Le roi et le ministre étaient assez embarrassés : plusieurs personnes me pressaient de demander quelque chose, mais je persistai dans le silence. Un heureux hasard nous tira d'embarras. Le roi me demanda comment les travaux de l'église s'étaient faits. J'expliquai le tout, et sans y penser, j'ajoutai : Pour faire construire les trois autels, j'ai dépensé moi-même 250 roupies. Aussitôt Sa Majesté m'interrompit : Quoi ! vous avez dépensé de votre argent pour construire des autels dans un temple bâti par moi ? ce n'est pas juste ; apportez 300 roupies. Tenez, me dit-il en me les faisant remettre, voici la compensation de votre déboursé, je veux que désormais ces autels soient en mon nom.... J'étais confus en les recevant ; mais je ne pouvais refuser. Elles vont être employées à faire le crépissage extérieur, et nous aideront à ordonner nos chambres, car c'est la vieille église qui nous servira de demeure désormais. Ensuite Sa Majesté me pria

de vouloir bien écrire et en anglais et en canarèse que les lorgnettes étaient un présent de ma part. Il prit mon écrit, le découpa lui-même à la mesure de l'étui de ces lorgnettes, et le mettant dedans : Désormais, dit-il, je veux conserver près de moi votre nom. Pesant apporter deux portraits : l'un, ajouta-t-il, est pour M. D....., je vous prie de le lui envoyer ; et celui-ci est pour vous ; conservez-le en mon souvenir, comme je conserve votre nom et ces lorgnettes au vôtre. Après m'avoir fait mettre au cou une guirlande de fleurs et deux bouquets en main, il fit apporter une pièce de soie verte tissue en argent doré ; en me la pesant remettre, Sa Majesté eut la bonté de me dire : Toutes les fois que vous irez à votre église pour prier, mettez sur vous cette pièce en mon souvenir. Après trois heures de visite, on me donna la permission de me retirer, en ordonnant à ce Parsi de vouloir bien me conduire dans tout le palais pour le visiter.

Je m'aperçois que ma lettre est bien longue ; je ne me mettrai pas en devoir de vous faire la description de toutes les immenses salles à portes d'argent, à lambris dorés, etc. Pardonnez-moi, mon cher Monsieur, de vous avoir fatigué du récit d'une aventure nouvelle pour moi, mais très ordinaire pour vous, qui avez fait un long séjour dans ce pays.

CH. CHARBONNEAUX.
Prêtre, missionnaire apostolique.

P. S. Je suis en course dans un petit village que vous connaissez bien : dimanche prochain j'y bénirai une nouvelle église. D'ici cinq mois je ne reviendrai pas dans le pays de Mysore. J'ai une course à faire de 260 milles. Nos chrétiens de Mysore, qui ont vu naguère cinq prêtres dans leur église, sont bien attristés de n'en avoir pas même un pendant un si longtemps. Mais que faire ? Voici deux ans que ce village-ci n'a été visité, ainsi que la partie ouest de ma mission. *Messis quidem multa, operarii vero pauci, rogate ergo dominum messis ut mittat operarios.* Dans peu encore, j'aurai à bénir, près d'Honsoor, une nouvelle église dans un nouveau village que les chrétiens ont établi dans la forêt ; mais l'église que M. Cailhol bâtit à Bengalore sera la mère et la reine de toutes. J'aime à croire qu'elle sera terminée dans quatre ou cinq mois. Ce cher ami a été mis à une cruelle épreuve par la difficulté de se procurer la charpente qu'il a fallu couper dans les forêts dépendantes de Culicut, aux pieds du Gatu.

BULLETIN.

Nouvelles d'Europe.—Protestans de St. Pie.—Bénédiction de la croix Ste. Catherine.—Industrie canadienne.—Troubles de Kingston.

Par le paquebot à vapeur *Columbia* nous avons reçu nos journaux d'Europe, dont nous donnerons des extraits successifs. Aujourd'hui nous donnons sur l'Irlande et l'Espagne les nouvelles les plus fraîches ; mais pour ne rien omettre, nous serons obligés de donner dans nos prochains numéros des détails antérieurs à ceux d'aujourd'hui : nous disons cela, afin que nos lecteurs ne nous reprochent pas cette sorte d'anachronisme.

O'Connell continue avec le plus grand éclat et le plus grand succès ses promenades agitatives. L'enthousiasme que provoquent sa présence et ses discours est plus grand que jamais. La cause du rappel fait chaque jour de nouveaux progrès, gagne de nouveaux membres dans tous les rangs et dans toutes les classes. De toutes parts on envoie à la caisse centrale des sommes collectées pour le soutien et le succès de cette cause. De son côté O'Connell est plus explicite que jamais. Il déclare haut et ferme ses projets, ses plans, ses griefs, sa détermination à soutenir la cause du rappel jusqu'à son triomphe, jusqu'à extinction. Et ces sentimens il les a fait passer vifs et universels dans tous les cœurs. Mais en même temps jamais il n'a protesté autant de son respect pour la légalité. Il semble préoccupé de l'idée vraie que ses ennemis veulent le pousser à la révolte par des moyens inconstitutionnels. Mais ils s'attaquent à trop forte partie : O'Connell a les yeux ouverts sur ces noires menées ; il connaît les désirs et les projets de ses adversaires, et il ne se laissera pas surprendre. L'agitation peut le déborder par ses conséquences partielles ; mais ni lui, ni la masse de sa nation ne se compromettront, selon toute apparence. Et malgré l'attitude menaçante prise par ces millions d'hommes indomptables qui ne sont contenus que par la voix d'un citoyen, on peut dire en toute vérité que la reine d'Angleterre n'a pas dans tout son empire de sujets plus loyaux et plus fidèles. Si on faisait le procès à O'Connell, on ne pourrait obtenir en justice d'autre résultat que de lui décerner une couronne civique.

Et voilà peut-être ce qu'il y a de plus frappant et de plus admirable dans cet homme. Il soulève tout un peuple contre le gouvernement, au point de faire trembler tous les gouvernans de la métropole, de mettre en défaut l'habileté des plus grands hommes d'état, de jeter l'épouvante dans le commerce et les finances, d'exciter un branle bas général de combat, de faire armer des flottes, des forteresses, de faire vider les arsenaux, de remuer le pays de fond en comble, comme à l'approche d'une invasion de l'Europe entière sur ces îles ; et non seulement il ne peut être condamné, mais on n'oserait, on ne pourrait pas même le mettre en accusation. C'est un phénomène historique. Quelle gloire que celle de cet homme ! Nous ne lui pardonnons pas le langage qu'il tint l'année dernière à l'occasion des hommes et des événemens du Canada. Mais le mécontentement légitime qu'il causa alors à tous les amis de ce pays, ne doit pas empêcher d'être juste à son égard ; et par là de se montrer, sous un rapport, plus grand que lui, le passer en générosité. Oui, O'Connell, si Dieu lui prête vie, est destiné à opérer de grandes choses ; et s'il est enlevé à l'Irlande, sa cause lui survivra, car il l'a élevée à une telle hauteur, il l'a entée si profondément dans les mœurs de sa nation et dans la sympathie de tous les peuples étrangers, qu'elle ne saurait plus mourir. Nous ne disons pas qu'elle va triompher : hélas ! nous regrettons presque de ne pouvoir nous mettre au cœur cette espérance, ne fût-elle qu'une illusion ! mais nous disons qu'elle triomphera un jour : nous disons que si l'Angleterre a le *malheur* de la vaincre par la force, elle triomphera plus sûrement encore dans cet avenir qui ne lui faillira pas.

On ne saurait dire quelle sera la politique suivie par le ministère vis-à-vis de l'Irlande. Le ministère est divisé en deux fractions, puissantes toutes deux, et qui ont dans les chambres un appui réciproque. Sir R. Peel a l'autorité de son nom, comme homme d'état, et de plus la sympathie qu'obtiennent des vues généreuses ; les autres ont l'appui de leurs services, de leur puissance sur l'armée et les administrations, et aussi celui qu'il faut savoir bien apprécier dans un pays comme l'Angleterre, l'appui des haines religieuses et nationales contre les Irlandais catholiques. Cependant cette politique de violence paraît moins plaire aux chambres de jour en jour, et les mesures de conciliation pourraient à la fin triompher, sinon par le choix libre des représentans, du moins par prudence et par nécessité ; car l'attitude de l'Irlande est menaçante, et il est aisé de voir que les persécutions ne l'intimideront pas. Le lord chancelier d'Irlande a été mandé à Londres pour y rendre compte de sa conduite dans la destitution des magistrats. Cette mesure semblerait annoncer le retour à des idées de justice et de modération. Mais en même tems qu'elle fait honneur au ministère, elle affermit et justifie de plus en plus la cause du rappel. En attendant le commerce est dans la détresse. Les manufactures renvoient des centaines d'ouvriers qui, mourant littéralement de faim, deviennent ou des mendians, ou sont livrés en exploitation à tous les désordres et à tous les crimes. Le commerce du fer surtout est dans le plus triste état. L'Angleterre a beau ouvrir par tous moyens des débouchés à son commerce, son agonie est de plus en plus menaçante. Malheureux pays dont le sort est à la merci des fabriques et de l'industrie, et qui dépend à ce point de la prospérité de ses manufactures et de ses marchands.

Depuis que le schisme s'est déclaré en Ecosse, les protestans assistent en grand nombre au culte catholique. Il est aisé de prévoir les conséquences de ce fait. Ainsi, ce sont les catholiques seuls qui gagnent à toutes ces divisions protestantes, comme nous l'avons dit bien des fois, et comme nous l'avions prédit pour l'Ecosse en particulier. D'autre part, le fameux sermon du docteur Pusey, qui lui a valu les honneurs de l'interdit et de la persécution, s'imprime à un nombre prodigieux d'exemplaires. N'est-ce pas ce que nous disions il y a huit jours ? Persécutez, c'est le moyen d'intéresser tout le monde en faveur de vos victimes, même les plus indifférens et les plus inattentifs. Nous ne pensons pas que ce soient ces résultats qu'aient désirés et prévus les fervens de la réforme. Le docteur Pusey doit être bien reconnaissant au vice-chancelier de l'Université. Et nous aussi nous votons des remercimens à tous ces maîtres du protestantisme pour les services que nous rendent leurs haines sans intelligence. Nous ne pourrions mieux les conseiller, quand ils seraient à nos ordres et à notre disposition.

Nous continuerons vendredi le résumé des nouvelles apportées par le *Columbia*. Nous bornons celui d'aujourd'hui pour laisser plus de place aux extraits.

On nous écrit de St. Pie que les prédicans et les apostats de ce pays là semblent saisis de l'épouvante générale qui s'est emparée des protestans de tous les pays. En voyant les progrès incontestables du catholicisme, la contenance ferme et assurée des catholiques, leur marche triomphante à travers tous les misérables obstacles suscités par l'ignorance et le fanatisme de leurs ennemis, le mépris où ceux-ci sont tombés, l'indifférence et l'hu-

miliante obscurité où on les laisse se morfondre, ils ont eu honte d'abord, ils ont eu peur ensuite. De gais et avenans catholiques qu'étaient un grand nombre d'entre eux, ils sont devenus, nous dit-on, taciturnes et moroses; leurs faces blêmes et allongées, leur sang qui paraît s'être changé en bile, leurs yeux ternes et hagards, les rendent méconnaissables. Ce sont de ces figures comme on n'en voit que dans les rêves délirans d'une fièvre ou d'un cauchemar. Si quelque nécessité les contraint à adresser la parole à quelqu'un de leurs frères d'autrefois, ils le font d'une voix éteinte et la tête basse, n'osant regarder leur interlocuteur en face. Il y a douze familles réduites à ce triste état, continue notre correspondant, sans compter celle du ci-devant colporteur de bibles qui les a perverties, et leur a donné le séduisant bonheur que vous voyez. Ils sont visités de tems en tems par le docteur-ministre Côte, qui amasse tout doucement, par son nouveau métier, la somme ronde qu'il lui faut pour se rendre au Sud de l'Amérique. Tous ces convertis là n'ont-ils pas un but semblable? Il faut plutôt leur supposer, nous ne disons pas pour leur honneur, mais pour l'honneur de leur raison, de ces motifs bien tangibles, bien sonnans de conversion que des motifs réels de persuasion. Ils veulent des secours et de l'argent: là on en donne en échange des consciences qu'on achète au comptant. Ils vendent donc leur conscience, pour un tems au moins. C'est une spéculation claire pour ceux qui ne tiennent pas à garder une conscience qui ne rapporte rien.

La société biblique leur a fait construire une maison dans la partie supérieure de la paroisse. C'est là qu'ils s'assemblent le dimanche pour écouter les inspirations de l'*esprit* de chacun. Or, on dit que ces esprits là ne sont guères spirituels, et que si on jugeait d'où ils viennent par ce qu'ils disent ils n'auraient pas certainement une céleste origine. Mais on dit aussi que la dite société biblique avait tout simplement fait là une spéculation comme c'est sa coutume et aussi son devoir: elle veut les forcer à payer le coût de la bâtisse. En d'autres termes, elle leur a fait construire un magasin pour y placer ses bibles. Comment trouvez-vous ce tour là? Bien joué!

Cependant comme ils sont en train de bâtir, depuis leur religion jusqu'à la maison pour la loger, ils bâtissent en ce moment une maison d'école, où ils envoient d'avance tous les enfans pauvres. C'est ce qu'ils font de plus conséquent; car, ainsi que nous l'avons prouvé plusieurs fois, il suffit de savoir lire et d'avoir une bible pour être protestant parfait. Donc, des écoles et des bibles, et rien que des écoles et des bibles. A chacun ensuite d'en tirer ce qu'il voudra, ce sera toujours bon et surtout très protestant. Mais voici un petit obstacle au succès de cette école, c'est qu'une école catholique, tenue sur un bon pied, est fondée par la fabrique; tous les enfans pauvres y sont aussi admis *gratis*; et l'école protestante n'aura pas la chance de faire de nouveaux apostats, surtout si cette paroisse est favorisée d'une retraite, ainsi que l'espère notre correspondant.

Et voilà où en sont ces pauvres gens qui ont abandonné la société de leurs frères, le sein de l'église leur mère, pour aller sur la foi d'imposteurs perfides poursuivre des chimères et des fantômes, des croyances et des doctrines qui n'ont pas même un nom. Qu'ils se hâtent de venir retrouver parmi nous le calme et la paix qu'ils ont perdus; qu'ils se hâtent de reconnaître la déplorable folie qu'il y a de quitter la divine religion du Christ pour des religions fabriquées par des hommes tels que Luther et Henri VIII, par des hommes moins grands que cela, car chaque jour ces audacieux séducteurs en inventent de nouvelles. Et ils en ont le droit puisque chacun est maître absolu, d'après leurs principes, de penser et de croire en religion ce qu'il veut. Il n'en faut pas davantage pour donner la mesure de toutes ces inventions humaines, qu'on nomme sacrilégement des églises. Oui, que nos frères égarés nous reviennent: ils nous seront d'autant plus chers qu'ils auront été plus malheureux.

Dimanche eut lieu à la Côte Ste. Catherine, à 1½ lieue du Sault St. Louis, la bénédiction d'une croix nouvelle plantée sur le lieu où est décédée Catherine Tégahkouita, de bienheureuse mémoire. Un nombreux clergé y assistait ainsi qu'une immense foule de fidèles accourus de cette ville et des paroisses environnantes, et notamment les Sauvages du Sault St. Louis. Nous rendrons compte vendredi, avec quelques détails, de cette belle cérémonie.

Nous avons vu un bas-relief en marbre blanc, exécuté par M. Larsenеur, sculpteur de cette ville. Il occupe une surface de huit pouces carrés à peu-près, et reproduit dans tous ses détails la *médaille miraculeuse*. Comme sculpture sur pierre, c'est ce qui nous paraît avoir été fait de mieux ici jusqu'à présent, ce qui suppose le plus de talens et de difficultés vaincues. Car on sait que les bas-reliefs sont ce qu'il y a de plus difficile à faire dans cette branche des beaux arts. Sans assurer que c'est là une œuvre d'art irréprochable, nous pensons qu'elle est assez bien exécutée pour mériter d'être signalée au public canadien, comme un encouragement pour son auteur.

Nous donnons aujourd'hui un extrait de la *Minerve* sur les troubles de Kingston. Ce journal se dit bien informé et en donne la raison. Nous nous en tenons donc à cette version, car elle nous semble aussi vraisemblable que vraie. Maintenant qu'on nous permette une réflexion sur les désordres qui viennent d'avoir lieu. Nous serions des premiers, par principes et par caractère, à réclamer la liberté pour tous, et surtout la liberté d'association, si elle n'était pas largement donnée. Cependant la société générale, un pays, une nation doit passer avant les associations particulières; et quand celles-ci sont hostiles à l'ordre et à la paix publique; quand elles sont formées dans le but de combattre et de détruire, non point des abus, mais une classe de citoyens, parce qu'ils ont ou une autre origine ou une croyance différente, mais les lois et jusqu'aux fondemens de la société; nous disons alors qu'il doit y avoir des lois et une puissance pour empêcher de semblables associations; car un gouvernement a droit de se protéger, d'arracher de son sein ces germes de désordes, de destruction; s'il ne le fait pas, il se rend complice des crimes qu'il ne prévient pas, il tolère, il prêche la guerre civile. On nous avait dit qu'il existait des lois pour empêcher cette association. Nous ne le croyons plus; autrement les officiers publics n'affecteraient pas d'en afficher les décorations. Nous aussi nous avons eu nos fêtes, fêtes nationales, catholiques, où l'amour de la religion et de la patrie inspirait, garantissait l'amour et le respect des lois et de l'ordre social. Tous les nobles sentimens se montraient à ces fêtes et annonçaient les vertus et la conduite qu'on devait attendre de nos concitoyens. Que l'on compare les manifestations qui ont eu lieu alors avec celles que donnent si fréquemment les Orangistes en tout pays, et l'on saura ce que nous entendons par sociétés pour lesquelles nous demandons liberté et protection. Nous pouvons mettre nous nos principes et nos intentions au grand jour, et ils ne nous mériteront que l'estime de tous. Notre société est une société de frères, c'est une famille, et nous donnons part dans notre amour à tous ceux qui sont d'une autre société, d'une autre famille; car nous sommes chrétiens avant d'être citoyens, avant d'être d'aucune origine, d'aucun parti. Eux au contraire sont unis pour la haine et pour la destruction; ce ne sont plus des frères, ce ne sont plus des citoyens; qu'est-ce donc? Voilà de ces sociétés qui, pour le malheur de tous, naissent aux époques des discordes civiles, dans les tems où la foi meurt dans certaines ames, et avec elle les généreux sentimens et les vertus qui font le bon citoyen. A leur place surgissent des passions mauvaises, des haines et des vengeances; et quand on s'unit pour haïr et pour se venger, on est bien coupable, mais aussi bien à plaindre, car celui qui opprime tombe un jour victime à son tour des opprimés. Ce sort est inévitable à ces ennemis de Dieu et de la société.

Nous rendrons compte brièvement et dans un seul article des exercices littéraires des collèges du diocèse, quand toutes ces solennités classiques auront été célébrées.

L'abondonce des nouvelles nous force de nouveau à ajourner la partie littéraire du journal.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Dimanche dernier, au milieu d'un concours nombreux des fidèles de la paroisse et de la ville réunis, Mgr. de Sidyme a inauguré le chemin de la croix dans l'église de la paroisse de Sainte-Foi. *J. de Québec.*

ANGLETERRE.

—M. Christie a présenté, dans la séance du 25 mai de la chambre des communes, une motion tendant à obtenir l'autorisation d'introduire un projet de bill, qui aurait pour effet d'admettre dans les Universités d'Oxford et de Cambridge les membres des sectes dissidentes, en abolissant les sermens religieux et les promesses d'adhésion aux vingt-neuf articles, de la part des professeurs et dignitaires de ces Universités, au moment de leur admission, comme aussi d'y étendre les bienfaits de l'instruction aux jeunes gens qui ne professent pas le culte anglican.

Le chancelier a combattu cette motion, en alléguant pour prétexte que les dissidens ont une Université à eux, et que le gouvernement ne saurait consentir à ce que l'on enfreigne les principes religieux admis dans les deux

établissemens en question. Après de longs débats, la motion a été rejetée par 175 voix contre 105. Ce vote n'en est pas moins significatif. Il prouve qu'il s'opère, dans le sein même de la chambre, une réaction contre les principes exclusifs sur lesquels s'appuie l'anglicanisme.

—Une vaste église catholique va être commencée à Edre-Hill, à Liverpool ; elle sera placée sous le patronage de sainte Anne. Les plans permettent d'assurer que cet édifice sera le plus beau monument d'architecture gothique que possédera cette ville. Coventry voit s'élever dans ses murs une église qui ne le cédera, sous aucun rapport, à celle de Liverpool. Ces deux églises sont confiées aux soins du même architecte, M. Hanson.

PRUSSE.

—Quelques troubles ont eu lieu à Mennel, au sujet d'une secte du méthodisme protestant, nommée les *Mukkers*. Le peuple a cassé les vitres de quelques maisons connues pour servir de rendez-vous à cette secte. Les troupes ont bientôt rétabli l'ordre sans faire usage de leurs armes. Un des chefs de cette secte méthodiste, nommé Grimm, s'est embarqué pour l'Angleterre.

AMERIQUE.

—Autrefois, dans toutes les provinces de l'Eglise et à des époques déterminées, les évêques étaient dans l'usage de se réunir sous la présidence de leur métropolitain, pour se former en synode ou concile provincial. Ces assemblées, si utiles pour la gloire de l'Eglise et le maintien de la discipline ecclésiastique, et qui concouraient si puissamment à entretenir non-seulement parmi les premiers pasteurs, mais aussi parmi les fidèles, l'esprit d'union et de charité chrétienne, ne sont plus d'un usage général. Vouloir rechercher les causes de la cessation d'une pratique si salutaire, nous entraînerait trop loin. Nous ne voulons aujourd'hui que rappeler à nos lecteurs ce qui a lieu aux Etats-Unis, cette partie si intéressante de l'Eglise.

Ce fut en 1789, il y a 54 ans, que le premier siège épiscopal fut établi dans cet immense territoire. A peine ce pays avait-il assuré son indépendance, que les catholiques opprimés dans leur patrie (en Irlande surtout) allèrent en foule se joindre à leurs coréligionnaires au-delà de l'Atlantique. Leur nombre, accru par le retour de beaucoup de protestans à la foi, justifiant l'érection d'un évêché, le Père commun des fidèles désigna pour le remplir Mgr. John Carroll ; il s'établit à Baltimore. Environ 20 ans après, Pie VII, d'heureuse mémoire, institua d'autres siéges à Boston, New-York, Philadelphie, Richmond et Bardstown. C'est de cette époque que date surtout l'extension extraordinaire que prit le catholicisme dans ces vastes contrées. Dès-lors on vit les églises se multiplier, et bientôt de nouveaux siéges furent établis à Cincinnati, Charleston, au Détroit, à Natchez, à Dubuque. Le diocèse de la Nouvelle-Orléans fut divisé, et il y eut des évêques à Saint Louis et à Mobile. Le corps épiscopal se trouva bientôt nombreux, et compta parmi ses membres des hommes dignes des premiers siècles de l'Eglise. Ils sentirent le besoin de se réunir, de se concerter, et de mettre en commun leurs lumières, leurs talens et leur expérience. Un premier concile ou synode provincial fut tenu en 1829 dans la ville métropolitaine, Baltimore, sous la présidence de l'archevêque, Mgr. Whitfield. Les mesures qui y furent prises ne tardèrent pas à produire des fruits de bénédiction et de salut pour tous les catholiques de la province. Les décrets en furent approuvés à Rome, et depuis cette époque, de trois ans en trois ans, cette vénérable assemblée s'est renouvelée. Le cinquième et plus récent concile de cette province ecclésiastique, la plus vaste de l'Eglise, a tenu cette année ses sessions à Baltimore, sous la présidence de Mgr. Eccleston, archevêque métropolitain.

Discours de controverse de Mgr. Portier.—On nous a adressé copie d'un discours prononcé par Mgr. Portier, évêque de Mobile, quelques jours avant son départ pour le concile, et rendu public à la demande des catholiques de Mobile. Dans ce discours le prélat réfute avec beaucoup de force et de lucidité l'accusation d'idolâtrie portée contre l'église catholique, à cause du saint sacrifice de la messe et des honneurs rendus aux saints. Un ministre dans une lecture sur le Millérisme, ayant renouvelé ces accusations usées, l'évêque pour prémunir son troupeau contre l'erreur, a donné un exposé de la doctrine catholique sur ces points, cite l'autorité des pères dans les différents siècles, et fait voir qu'aucun de ces points de la croyance catholique ne renferme d'idolâtrie. Il est étonnant qu'il se trouve encore parmi les protestans des hommes qui prétendent être assez instruits pour se constituer les docteurs de leurs frères, et qui renouvellent des calomnies que les protestans de mérite et de bonne foi ont eux mêmes si souvent refutées. Du reste ces calomnies ne peuvent que tourner au bien de la religion en donnant occasion aux pasteurs de faire connaître à tous nos doctrines, et les moyens odieux qu'emploient les hérétiques pour les attaquer.

Propagateur Catholique.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Le parti orangiste, qui parait compter d'assez nombreux partisans à Kingston, ne serait pas aussi impeccable que la presse opposante voudrait le faire croire, car sauf les processions accoutumées, il n'aurait rien négligé de ses autres démonstrations ordinaires pour insulter et provoquer ses adversaires. Le 12, dès le matin, nombre de jeunes gens et de petits gamins s'attroupèrent et firent parade d'un drapeau orangiste sur le terrain de l'église catholique en construction. Une troupe de gamins du parti opposé releva le gant jeté par les premiers. Il s'en suivit une mêlée à laquelle des hommes faits ne tardèrent pas à prendre part pour ou contre chacun des deux partis. On remarqua une bande d'ouvriers orangistes suivant ou accompagnant la police accourue pour appaiser le tumulte. Dans la soirée on remarquait quantité de rubans orangistes déployés par grand nombre d'individus. Tous ceux qu'on rencontrait étaient armés. Les domestiques, l'équipage et tout l'établissement du doyen des aldermen et coroner du district, un Mr. Benson, étaient décorés de rubans orangistes. Le coadjuteur de l'évêque catholique, Mr. Phelan, et un prêtre catholique, Mr. Lafiance, furent insultés et maltraités par des orangistes. On craignait que la nouvelle église catholique ne fut attaquée, comme dans le mois de février dernier, alors que des fanatiques de la trempe de ceux dont on vient de parler abattirent la croix dont on vient de parler qui y était plantée. En conséquence un nombre de catholiques se placèrent dans la bâtisse où ils comptaient la garantir contre les tentatives de démolition auxquelles il n'était que trop à craindre que les orangistes se porteraient, lorsqu'en effet sur les 8 à 9 heures de la nuit, ils furent attaqués par des jeunes gens, puis par des hommes qui lancèrent une grêle de pierres dans l'intérieur de l'édifice et à laquelle ripostèrent pendant quelque temps ceux qui s'y étaient tapis. Puis des pierres les deux partis passèrent aux coups de feu, il en fut tiré jusqu'à l'arrivée des troupes, et ce fut dans l'attaque dirigée contre l'église que le jeune Morrison fut tué. Les orangistes donnèrent de grands diners dans les hôtels de la ville *la plupart des membres de la corporation* et nombre des principaux citoyens assistant au principal de ces festins orangistes ! L'église et le séminaire (en construction) furent fouillés ainsi que des maisons de catholiques, et chose singulière, on n'arrêta que des catholiques quoique évidemment ils n'avaient agi que pour repousser l'agression des orangistes. Ces mêmes maisons ou cabanes furent ensuite visitées par des bandes armées, et une d'elles, celle d'un nommé Folly, fut percée de douze balles tirées d'une seule volée, et ce fut comme un miracle de la providence que nulle personne de l'intérieur ne fut atteinte. Une autre maison fut également attaquée et détériorée. Mais ce n'est pas tout, l'œuvre de destruction s'est étendue à l'église, et elle fut commencée en présence des troupes et du maire ! Les orangistes, après avoir consommé leur œuvre d'iniquité diabolique, hurlèrent des cris de triomphes. Deux jours après, ils assistaient, au nombre de 6 à 8 cents, aux funérailles du jeune Morrison, chacun portant autour de son chapeau un crêpe blanc décoré de rubans pourpres, et au retour de l'enterrement de leur victime on en voyait un nombre courir les rues criant comme des fous contre le pape et contre l'église, dont il est le chef.

Voilà, selon toute probabilité, la version la plus correcte. Le journal qui la fournit est daté du 15, et a eu par conséquent plus le temps de se procurer des renseignemens que les autres qui publient les leurs à la hâte. Le *Chronicle* est du reste un journal très respectable, et s'il était susceptible de préjugés dans sa narration des faits, ils ne seraient pas favorables aux catholiques, car nous le croyons rédigé par un protestant. *Minerve.*

—Le parlement provincial est de nouveau prorogé du 22 juillet au 21 d'août, sans la formule *pour la dépêche des affaires.*

Siége du gouvernement.—Une personne arrivant de Québec, nous informe que l'*Unicorn* venait d'entrer dans ce port au départ des bateaux à vapeur pour cette ville, et qu'un des passagers de l'*Unicorn* qui se trouvait avec elle passager sur le *Canada* lui avait assuré que l'*Unicorn* apportait la nouvelle définitive que le siége du gouvernement était fixé à Montréal, et qu'on allait de suite y faire transporter les bureaux. Nous attendrons cependant la nouvelle officielle avant que de l'affirmer, nous ne donnons seulement celle-ci que comme un bruit, sans en garantir la véracité. *Aurore.*

—On lit dans le *Miror*, journal publié dans le Haut-Canada :

" Nous apprenons de bonne autorité qu'une dernière dépêche du gouvernement impérial adressée au gouverneur-général va mettre fin à l'éternelle question du siége du gouvernement, et que le parlement provincial s'assemblera en septembre dans la ville de Montréal."

—Un correspondant nous informe que la grippe a fait son apparition dans les paroisses d'en bas, à l'Islet, à Saint-Jean-Port-Joli, à Saint-Thomas, et autres lieux, mais c'est à Saint-Thomas, nous dit-il, qu'elle parait agir avec plus de fureur.

Un sauvage de la Jeune Lorette nous dit aussi que dans son village tout le monde est pris du mal de gorge et d'une toux incessante. *J. de Québec.*

—Ce matin, vers 11 heures, au départ du *British North America* pour le Saguenay avec environ 70 passagers, est arrivé au port, à la remorque de l'*Unicorn*, qui était reparti presqu'immédiatement après son arrivée, le vaisseau de guerre de S. M. l'*Illustrious*, avec le vice-amiral sir Charles Adams, qui est en visite, dit-on, auprès de Son Excellence le Gouverneur-Général. Des salves ont été tirées aussitôt après le mouillage à bord du vaisseau, auxquelles les batteries du Cap ont répondu.

Cette après-midi, un détachement des troupes de la garnison, musique en tête, est descendu au quai de la Reine, pour y recevoir le vice amiral sir Charles Adams qui a mis pied à terre au bruit des salves tirées de la cidadelle. *Idem.*

—Les habitans de l'île Prince Edouard sont sur le point d'adresser une pétition au gouvernement britannique pour obtenir l'extension du bill des córéales de lord Stanley.

ANGLETERRE.

—Un message de la reine Victoire a annoncé à la chambre haute que S. M. avait donné son consentement au mariage de la princesse Augusta-Caroline, fille aînée du duc de Cambridge, avec le prince Frédéric, grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Strélitz.

—A la séance des lords du 9 juin, le roi de Hanovre, en sa qualité de duc de Cumberland, est venu prêter serment, et il a siégé. Sa présence a causé quelque sensation.

—M. Hume a annoncé aux communes qu'il proposerait prochainement de déclarer que le paiement d'une pension à un souverain étranger indépendant, est une dilapidation des deniers publics, et une injustice faite au peuple anglais. Il demandera, en conséquence, que la pension annuelle de 21,000 liv. st., accordée au duc de Cumberland, soit discontinuée tant qu'il restera roi de Hanovre.

—Le mariage de la princesse Augusta de Cambridge avec le duc de Mecklembourg-Strelitz a été célébré, le 28 juin à huit heures du soir dans la chapelle du palais de Buckingham en présence de la famille royale, des ambassadeurs étrangers et de l'élite des grands personnages qui se trouvent en ce moment à Londres. L'archevêque de Cantorbery officiait à la cérémonie. Immédiatement après, il y a eu réception et grand banquet chez la Reine. Les deux jeunes époux sont partis le même jour pour le château de Kew, où ils doivent passer l'époque de la lune de miel ; après quoi ils partiront pour l'Allemagne.

IRLANDE.

Calomnies contre le clergé catholique irlandais.—La grande question du rappel de l'union préoccupe en ce moment tous les journaux d'Europe, et comme on le présume bien, la presse américaine n'est pas restée muette en présence des grands évènemens qui se préparent et qui doivent avoir du retentissement dans tout le monde entier, quelqu'en soit le résultat final. Malgré nos vives et profondes sympathies pour cette noble nation irlandaise, malgré nos vœux ardents pour le succès de leur cause, qui est une cause de nationalité, d'indépendance et de liberté, nous nous abstiendrions d'aborder cette question du rappel, si nous n'y voyions en jeu que des intérêts matériels et politiques, Mais à nos yeux la question est beaucoup plus importante. C'est pour nous une affaire de religion, une question de catholicisme ; comme telle elle est de notre ressort, et nous userons du droit de dire tout ce que nous en pensons.

Il nous semble important d'abord d'apprécier la position du clergé catholique d'Irlande dans cette question, et de répondre aux accusations calomnieuses des journaux protestants et infidèles contre les prêtres irlandais. Les journaux anglais parlent avec emphase et exagération de la part que le clergé a prise au mouvement général en faveur du rappel. Dans la chambre des lords un *noble* pair, le comte de Roden, qui a parfaitement joué son rôle dans la comédie parlementaire, préparée par Robert Peel, Wellington et compagnie, a vivement interpellé les ministres pour provoquer de leur part une réponse très énergique. Pour épouvanter la noble chambre, le comte de Roden a fait observer que le danger devient plus imminent de jour en jour, parce que les prêtres catholiques s'associent au mouvement. On n'ose pas encore jeter ouvertement au clergé irlandais le reproche de rébeilion, mais on veut faire entendre qu'il porte les peuples à la sédition, qu'il travaille les masses, et prépare la guerre civile. Quelques observations feront voir combien ces calomnies sont absurdes, et montreront que le clergé irlandais a pris dans cette affaire la seule position qui pût être avouée par une saine politique.

Le mouvement en faveur du rappel est général en Irlande, tout le monde en convient. Le mouvement a-t-il été excité ou hâté par le clergé ?—Jusqu'à présent aucun fait n'a été cité à l'appui de cette accusation qui est au contraire démentie par des faits publics et connus de tout le monde. Le clergé irlandais avec cet esprit de prudence et de sagesse qui n'appartient qu'au catholicisme, a laissé le mouvement se préparer et se fortifier, il n'a rien fait pour le hâter, rien non plus pour l'arrêter : il a attendu que ce mouvement se développât pour juger de son opportunité et l'apprécier. Cette position d'observation et d'attente était la seule que le clergé pût prendre logiquement et politiquement.

Mais aujourd'hui que le mouvement est une affaire nationale, vouloir que le clergé y demeurât étranger, ce serait vouloir que le clergé séparât sa cause de celle de ce peuple du sein duquel il est sorti, et avec qui il lutte depuis trois cents ans contre un pouvoir tyrannique et oppresseur ; ce serait demander qu'un clergé catholique et éminemment national, vît avec une indifférence qui équivaudrait à l'hostilité, un mouvement dont l'objet est évidemment catholique et dont l'esprit est essentiellement national. Cette indifférence de la part du clergé irlandais serait aussi coupable qu'impolitique. Nous concevons donc que les prêtres irlandais aient cru que le moment était venu de se rallier à ce mouvement, sous peine, s'ils s'en éloignaient,de compromettre leur popularité, c'est-à-dire, leur influence morale.

Il est bien vrai que le clergé catholique en Irlande est la plus vive expression de la nationalité irlandaise, et sans doute on ne peut rien concevoir de plus honorable que la position morale qu'occupent les prêtres irlandais au milieu de leurs compatriotes.Cette position ils ne la doivent ni à leurs richesses, qne le gouvernement *protecteur* leur a volées, ni à leur crédit politique, puisqu'ils sont considérés et traités comme des parias, nous ne dirons même pas que ces prêtres irlandais doivent leur influence à leur caractère et à l'esprit religieux de leur concitoyens ; nous ne l'attribuerons point uniquement aux vertus sacerdotales, aux talents et aux connaissances qui ont toujours été remarquables dans le clergé irlandais. La grande, la véritable cause de l'influence du prêtre catholique en Irlande, c'est qu'il n'a jamais fait faute à ses frères, aux jours d'épreuves et de persécutions. Placé par le ciel comme un consolateur au milieu de ses concitoyens malheureux, il n'a jamais oublié qu'il était l'*un d'entr'eux*. Premier objet de la haine et des persécutions d'un gouvernement sanguinaire, il oubliait ses propres dangers, pour ne penser qu'au péril de ses compagnons proscrits et persécutés comme lui. Pet-on concevoir un lien plus étroit que cette communauté de dangers, d'oppression et de souffrances ?—Aussi, privé du prêtre catholique,l'Irlandais est comme un enfant séparé de sa mère. Auprès de ses prêtres, il se sent fort, il est homme, il souffre avec courage, il lutte avec énergie. Dans ses difficultés c'est le prêtre qu'il consulte, dans ses peines, c'est à lui qu'il demande des consolations, et quand le catholique irlandais est heureux, pour goûter son bonheur dans toute sa plénitude, il lui faut un ami, et cet ami c'est encore le prêtre.

On conçoit facilement que les Irlandais catholiques voient leur nationalité personnifiée, pour ainsi-dire dans le prêtre, puisque le prêtre a su si bien s'identifier avec les souffrances, les besoins et les intérêts du pays, tout en maintenant toujours les intérêts de la cause catholique ; car personne n'a jamais mieux compris que le prêtre irlandais, la puissance du *motto* que nous avons nous mêmes adopté : "LA RELIGION ET LE PAYS."

Vous qui insultez le prêtre, tout en vous disant les amis du peuple, faites-vous, si vous le pouvez, une influence comme celle-là, et par des moyens si glorieux et aussi utiles au peuple. Et vous voudriez que le clergé irlandais pour le bon plaisir d'un gouvernement également anti-religieux et anti-national, abandonnât la cause sacrée du peuple pour laquelle il combat depuis trois cents ans, et qu'il renonçât à cette riche et glorieuse succession d'influence morale que lui ont acquise trois siècles d'abnégation et de dévouement ! Cela est absurde.

Le clérgé catholiqne a donc dû se rallier au mouvement national en faveur du rappel. Et quand nous disons qu'il a du s'y rallier, ce n'a pas pu être pour le suivre et se laisser conduire à la remorque, mais bien plutôt pour s'en emparer et le diriger. Car l'influence du clergé irlandais ne lui rendrait ni convenable ni même possible une position passive et secondaire. Il n'est donc point étonnant que du moment où le clergé a commencé à joindre le mouvement, il se trouve tout de suite placé à la tête ; ici encore nous trouvons que les prêtres irlandais ont très bien compris la position qui leur était déterminée par la force même des choses et qu'ils l'ont occupée avec leur modération et leur prudence ordinaires.

Que ceux en effet qui calomnient le clergé irlandais, lui sachent plutôt gré de la part qu'il prend à ce mouvement. Sans son esprit calme et patient, l'effervescence populaire se serait-elle contenue jusqu'ici ?—Si le sang n'a point encore coulé, et si malgré l'exaspération générale, cette affaire suit encore une marche légale et paisible, c'est à l'influence du clergé qu'il faut l'attribuer.—C'est le clergé qui arrêtait l'essor de l'indignation populaire et de la haine nationale, toute les fois que l'Angleterre semblait prendre à tâche de pousser les Irlandais à une rupture ouverte qui lui donnât le droit apparent de les exterminer. Ainsi placé dans une position unique entre leurs compatriotes persécutés et un gouvernement persécuteur, les prêtres irlandais ont toujours travaillé à entretenir parmi leurs frères l'attachement à la foi.et la soumission au pouvoir qui voulait anéantir leur foi, et ils ont agi tout à la fois dans un but national.—C'était là sans doute une belle mission, aussi glorieuse que difficile; le clergé irlandais l'a noblement remplie,avec une sagesse admirable et cette inaltérable patience que donne la confiance dans la bonté d'une cause et la foi dans l'avenir. Aujourd'hui le moment est venu de savoir si l'Irlande a le droit après trois siècles de souffrances et d'oppression, de reconquérir son indépendance, ou si elle doit-être rayée du rang des nations, et demeurer livrée pour toujours aux vexations et à la rapacité d'un Marchand pro-consul. *Propagateur Catholique.*

O'Connell à Skibbereen.—Les populations se pressaient de bonne heure dans la ville, et, pour ne pas intimider les habitans, elles observaient un religieux silence. Ce défilé se faisait avec un ordre parfait ; d'abord, marchaient les piétons quatre par quatre, puis venaient les cavaliers et, derrière eux, les voitures, charriots, charrettes, etc. Le coup-d'œil présenté par cet immense cortége, au moment où il traversait la vallée profonde pour passer le pont de Droomeen près des montagnes de Drimoleague, était imposant et solennel. Dans les rues de Skibbereen, on voyait les agens de police, calme et uniquement occupés à examiner le bon ordre avec lequel se déroulaient ces innombrables colonnes. On avait choisi pour le rendez-vous général le pont de Dromeen.

Le libérateur (O'Connell) avait couché à Dunmanway, chez le rév. doct. Dobeny. A peine fut-il levé qu'il reçut la visite des notables de la ville,qui lui apportaient une adresse votée par la ville. On peut dire que la marche du libérateur, de Dunmanway à Dromeen a été vraiment triomphale. Il était accompagné de M. Steele, du conseiller O'Leary, des révds. Doheney,Horgun et James O'Regun. Les applaudissemens et acclamations populaires étaient sans cesse répétés sur son passage. On voyait dans la foule beaucoup de femmes qui allaitaient leurs enfans: preuve que l'ordre était bien observé, et que la marche du cortége était très régulière.

Il serait difficile d'énumérer les hommes des diverses localités qui suivaient en bon ordre sous la direction des révérends prêtres chargés de la police au milieu de cette foule obéissante et sombre. D. O'Connell répondait d'une voix émue à toutes les démonstrations dont il était l'objet, par ces mots: "Repeal! vieille Irlande! On évalue à 500,000 hommes le nombre des personnes présentes. Une plate-forme magnifique avait été dressée sur le plateau de la colline de Curragh qui domine le pays. Le fauteuil a été occupé par M. Daniel M'Carthy de Longwinelodge.

Plusieurs orateurs prennent successivement la parole et provoquent les applaudissemens de l'assemblée.

Enfin M. O'Connell se lève et dit : Je suis fier, mes amis, d'être votre représentant; et je suis décidé à m'acquitter religieusement de mes devoirs : on me dira peut-être, pourquoi ne siégez-vous pas au parlement, où votre devoir vous appelle, au lieu de circuler comme vous le faites et de vous promener par tout le pays (on rit); ceux qui pourraient m'adresser ce reproche ne sont ni mes amis ni les vôtres. Dites-moi, je vous prie, dignes commettans, ce que j'aurais à faire dans le parlement anglais où vous m'avez envoyé siéger. (Ecoutez.) N'est-ce pas un parlement vendu et surtout gagné contre l'Irlande? (Ecoutez.) J'ai plus d'une fois, en plaidant la cause d'un accusé, senti au fond du cœur une vive émotion quand je pensais qu'un jury partial pourrait envoyer en prison un innocent! Jamais je n'ai rencontré dans ma carrière judiciaire un jury aussi partial que le parlement anglais. (On applaudit.) Peel répète à qui veut l'entendre qu'il est l'ami du fermier, et moi je vous affirme le contraire. Depuis que Peel a pris en mains la direction des affaires, avez-vous gagné quelque chose! (Murmures et dénégations.) Les propriétaires fonciers ont eu foi dans les paroles dorées du ministre, et ce sont eux qui ont le plus souffert dans la politique qu'il a adoptée ; ce n'est pas tout, Peel travaille sans cesse à faire détester les Irlandais, entendez plutôt ses journaux : nous sommes des fénians ; nos prêtres sont des brigands en surplis.

Une voix.—Les misérables!

M. O'Connell.—Oui, misérables! vous les désignez sous le vrai nom qui leur convient. Par eux, le bigotisme en Angleterre, et les sentimens de haine contre l'Irlande ont germé dans les cœurs : et ç'a encore été un moyen de gagner le parlement anglais! Comment voulez-vous que j'aille siéger dans une pareille assemblée? Le fait est que si je n'y vais pas, c'est que je ne trouve pas les camarades (*the fellows*) dignes de ma société. (Applaudissemens.) J'aime mieux rester chez moi (on rit); ici, en Irlande. J'aime mieux n'avoir à parler qu'à des Irlandais. Aujourd'hui, le cœur de l'Irlande bat avec force.

Le patriotisme irlandais est à son apogée.

Les enfans de l'Irlande s'assemblent en tous lieux par milliers, et les ennemis de la patrie pâlissent. Ils ont peur! (Tonnerre d'applaudissemens.) Oui, mais déjà ils reculent! Peel et Wellington nous menacent de la guerre civile ; je les ai mis au défi de commencer. L'Irlande est pacifique, mais son calme n'enlève rien à sa résolution. (Non, non! applaudissemens.) Vous connaissez le discours que vient de prononcer sir J. Graham sur le bill des armes d'Irlande. Vous savez qu'il nous a qualifiés de parjures.

Une voix.—L'infâme.

M. O'Connell.—Oui, l'infâme! ce nom convient au fils de sa mère : il a dit que nous avions juré de ne pas inquiéter l'église établie, mais remarquez bien que cette église à subi de grandes modifications depuis le moment où ce serment a été prêté. . . . . Sir J. Graham a ajouté qu'en 1829, l'émancipation des catholiques d'Irlande a été concédée! Concédée! le mot est heureux ; qui a obtenu cette émancipation?

Une voix.—C'est Daniel O'Connell!

O'Connell.—Oui, il avait pris l'initiative, mais jamais il ne l'eût obtenu si le peuple irlandais n'avait pas été derrière lui, avec lui. (On applaudit.) L'émancipation a été donnée, oui, mais c'est qu'on n'a pas osé la refuser, et voilà pourquoi nous l'avons eue ; et remarquez-le bien, alors nous n'étions pas le dixième de ce que nous sommes aujourd'hui. Oui, l'Irlande entière veut ses droits, et elle les aura. Sir J. Graham a déclaré qu'il ne serait pas fait de concessions à l'Irlande ; je demanderai alors aux whigs et aux autres à quoi bon être libéraux s'ils ne se rallient pas à nous pour obtenir le repeal? (Tonnerre d'applaudissemens.) Sir J. Graham, je vous remercie d'avoir parlé si clairement ; vous n'auriez pas mieux fait mon affaire quand je vous eusse payé pour cela. Ah! sir J. Graham, je vous suis bien obligé. (On rit.)

Une voix.—Mauvaise chance pour sir J. Graham.

M. O'Connell.—Je ne lui en souhaitais pas autant ; mais je vous accorde que l'Irlande n'a rien de bon à attendre de lui. L'Irlande ne peut et ne doit rien accepter que des Irlandais, et je vous le dis en toute assurance et avec pleine conviction : ce n'est que par vos efforts que vous assurerez quelque bien-être à l'Irlande. (Applaudissemens.)

L'assemblée se sépare après avoir fait donner trois salves d'applaudissemens pour la reine, O'Connell et le repeal.

Le soir, un banquet reçut 450 convives, sous la présidence de M. Maurice Power. Le président a porté un toast à la reine, au prince Albert et au peuple, véritable source de tout pouvoir légitime ; à l'Irlande, à O'Connell, au repeal de l'Union! (Applaudissemens, acclamations.—Les dames agitent leurs mouchoirs, l'enthousiasme est à son comble.)

M. O'Connell se lève et dit : Mes amis, le père Horgan, mon digne ami, a dit en beau langage : L'Irlande redeviendra elle-même. Ce mot résume ma vie. Ce mot est la clé de tous mes efforts. Ce que je veux, c'est que l'Irlande redevienne elle-même. Voilà le but unique et constant de tous mes efforts. Je ne vais pas, je l'avoue, aussi loin que mes excellens amis notamment M. Shea Lalor, qui ne demandent pas mieux que de mourir pour la patrie ; il vaut mieux vivre pour elle, vivre pour assurer son triomphe.

M. Shea Lalor avec vivacité. Nul n'est digne de vivre pour l'Irlande, s'il n'est prêt à verser son sang pour elle.

M. O'Connell. Je proteste contre une trop large application de cette maxime, et je dis que celui qui est prêt à mourir pour l'Irlande dans une occasion nécessaire, celui-là est digne de vivre pour elle, et je suis certain que c'est là ce que veut dire mon excellent ami. Oui, mon excellent ami, vous pensez et vous avez voulu dire, bien que votre expression n'ait pas parfaitement rendu votre idée ; mais je crois bien vous interpréter : vous avez voulu dire : Vivre tant que la constitution nous sera garantie par nos ennemis, et mourir quand ils auront tenté de la violer. (Applaudissements.) Mais je vous prie de remarquer, mon ami, que ce sont des hypothèses et des conjectures qui ne se réaliseront jamais. (Ecoutez.) Comment voulez-vous que l'on nous attaque? Nous sommes trop nombreux et trop forts pour que l'on nous coupe la gorge. (Ecoutez.) Ils ne l'essaieront pas, croyez-le bien, et quoique je l'aie déjà dit mille fois, je veux le répéter encore, pour qu'il n'y ait pas dans tout le comté de Cork un seul étourneau qui ne le répète à tue-tête. (On rit.)

Je le dirai encore, comparez le comté de Cork et la population du pays de Galles. Cork compte une population de 750,000 âmes. La population du pays de Galles est de 50,000. Cependant Galles compte 29 représentants (oh! oh!), Cork n'en a que 2. (Oh! oh!) Ainsi, de ce calcul, il résulte que tout habitant du pays de Galles en vaut 14½ comme vous.

Une voix. Non, de par Dieu! (On rit.)

M. O'Connell. Je ne veux pas dire qu'un seul en battrait 14½ comme vous.

Une voix. De par tous les diables, ½ d'entre nous ne ferait qu'une bouchée d'eux tous. (On rit.)

M. O'Connell. Je ne crois pas qu'ils veuillent s'y frotter ; mais je pense qu'un de vous, armé d'un bon bâton, en battrait 16½. (Applaudissements.) Sir J. Graham a dit que le temps des concessions était passé. (Grognemens.) Oui, cet indigne représentant de la reine a dit qu'il ne restait plus aux Irlandais d'autre parti à prendre que la soumission et le désespoir. (Jamais jamais!) Vous ne voulez pas vous soumettre, n'est il pas vrai? (Non, non, non!) Et quand l'Irlande entière céderait, je vous le dis franchement, mes amis, il se trouverait un homme qui ne céderait pas. (Tonnerre d'applaudissements.)

M. O'Connell, en prononçant ces paroles, pose la main sur son cœur et frappe avec force sa poitrine. (L'enthousiasme est à son comble.)

Pardonnez-moi mes amis, cette sorte de protestation personnelle. Il n'y a pas un seul homme parmi vous, je le sais, qui désespérerait de la patrie (Non! non!) Tout ce qu'il vous faut, c'est d'être organisés, l'Irlande entière a besoin d'être organisée. (Ecoutez!) Quand je cite le discours de sir J. Graham, remarquez bien que j'entends parler seulement du compte-rendu de son discours par le *Times* et le *Morning-Chronicle*, et non du discours prononcé dans la chambre des communes. Dans ce compte rendu, il est dit que sir J. Graham nous a appelés parjures.

Une voix forte. Il a menti.

M. O'Connell. Que n'est il là pour vous entendre? (On rit.) C'est un ministre de la couronne qui a dit cela (grognemens), et ces paroles ont été accueillies par les stupides applaudissements de la majorité de la chambre. (Grognements et sifflets.)

Une voix. Les chiens de Saxons! (Grognements formidables.)

M. O'Connell. Oui, mais ne sont-ce pas eux qui font vos lois! (Les grognements continuent.) J'ai précédemment qualifié moi-même de beuglements stupides et indécents leurs applaudissements, et je dis que celui qui a pu applaudir à la flétrissure qui vous était adressée, celui-là était une bête brute (*a beast*) Que ne sont-ils ici, ces insolents, nous leur apprendrions à chanter une autre gamme! Ils crieraient merci, et nous aurions pitié de ces pauvres bêtes! (On rit.) Si les comptes rendus des journaux sont fidèles, sont-ce des discours comme ceux de sir J. Graham qui nous doivent beaucoup effrayer? Et nos ministres sont-ils assez forts, leurs affaires sont elles assez florissantes pour qu'on doive les craindre? Voyez plutôt : les finances sont aux abois ; le ministère a été obligé de mettre une taxe sur le revenu. Bonne Chance! A la prochaine session, il faudra qu'il double la taxe. Bonne chance (On rit.)

Pendant que la dette du pays augmentait, les revenus ont diminué. Et les districts manufacturiers, dans quel état sont-ils? Tout y dépérit. Le commerce du fer est perdu. Ce qui se vendait 11 liv. sterl. le tonneau, se vend maintenant 3 liv. sterl. Croyez-vous à présent que les ennemis de l'Angleterre ne voient pas bien tout cela? (Ecoutez.)

(Ici l'orateur développant cette pensée que les événements dont l'Espagne est en ce moment le théâtre compliquent la gravité de la situation de l'Angleterre, dit que le roi Louis-Philippe n'est pas étranger aux soulèvements qui éclatent contre Espartero.

Il flétrit ensuite en termes énergiques la conduite d'Espartero contre le clergé espagnol, et il dit que Louis-Philippe est le tyran le plus habile qui ait jamais gouverné la France.)

M. O'Connell continue. On a fait venir des bâtimens de Cove, qui a pris un air de gaîté ; Cove est devenue fashionable. (On rit.) Maintenant, le lieutenant de marine n'est pas plus rare que les coquilles, et il n'est pas de jeune beauté qui voudrait recevoir les hommages d'un officier qui serait moins qu'amiral. [On rit.) La flotte a été envoyée à Cove, je le crois du moins pour empêcher la grande réunion de Skibbereen. (On rit.) Mais on parle un peu de son départ pour l'Espagne. (Ecoutez.) L'escadre emmènera-t-elle quelques uns de ces pauvres soldats, braves gens qui ne s'amusent pas du tout, n'ayant autre chose à faire qu'à percer des trous de meur-

ièansres dr les murs des casernes, à la pointe des baïonnettes. (Hilarité prolorgée.) L'Irlande, satisfaite, pourrait leur donner une seconde armée. (Oh ! oh !) Sir J. Graham, vous êtes un sot, mon ami. Louis-Philippe et Espartero le savent bien ! (On rit.) et le *Morning-Chronicle* a dit que la baisse tenait aux affaires d'Espagne, combinées avec le mouvement en Irlande. Je ne suis pas superstitieux ; mais il me semble qu'aujourd'hui l'Angleterre paie chèrement et bien cruellement le mal qu'elle a fait endurer à l'Irlande, son bras droit quand il s'agit de la guerre ! (On applaudit.)

Si vous levez l'étendard de la révolte, si vous attaquez les soldats, si vous leur enlevez leurs munitions, si vous commencez la guerre contre les autorités constituées, je n'hésite pas à dire que l'Angleterre verserait sur l'Irlande le sang à torrents ; et nous mériterions ce sort si nous nous rendions coupables d'une telle folie. Mais retranchez-vous plutôt, mes amis, dans les limites de la loi. Cédez aux vœux des hommes qui ont votre intérêt à cœur ; agissez de concert avec ceux qui vous ont conduits à tant de triomphes purs de toute effusion de sang. Faites connaître votre adhésion par cette langue que John Bull sait très bien. John Bull est savant ; il connaît la langue chinoise ; il a fait des études classiques ; il sait l'algèbre ; mais ce qu'il sait mieux encore, c'est la valeur du shelling. (Hilarité.) John Bull comprend parfaitement la langue du gousset. (On rit.) Il a très bien compris, la semaine dernière, l'importance du repeal, quand il a lu que la rente du repeal avait donné 3,000 liv. ster. Souscrivez le plus que vous pourrez, donnez-moi trois millions repealers et je ferai le reste. (Applaudissements.)

Faisons savoir à toute l'Europe les outrages dont l'Irlande est la victime. (Ecoutez.) Proclamons l'insolence du ministre qui a osé dire à l'Irlande : " Assez de concessions ! tu n'iras pas plus loin !" Sir J. Graham a-t-il pu croire qu'à sa voix le flot du patriotisme s'arrêterait et ne conduirait pas au patriotisme de la liberté ? (Applaudissements.) Le cri de la liberté volera sur l'aile des vents, le cri de la liberté fera que l'Irlandais se serrera fortement contre l'Irlandais son frère, épaule contre épaule. L'Irlandais saura respecter les lois de Dieu tout puissant comme celle des hommes opprimés, tant que les lois auxquelles ils seront soumis seront des lois (oui ! oui !), et il triomphera sous les auspices de ses vénérables prêtres, qui seront toujours à ses côtés tant qu'il sera fidèle à la cause sainte de la religion et de la justice. (Applaudissements.)

Notre garantie à nous et à moi (votre chef... oui, votre chef, pourquoi n'accepterais-je pas ce titre), notre garantie repose dans les sages conseils de nos prêtres, les oints du Seigneur ; pas de crimes, pas de conspiration, pas de violation de la loi, pas d'offense envers Dieu ! Quelle délicieuse perspective, mes amis ! la tempérance et la piété, confondant leur influence, répandront sur le sol de la patrie leurs eaux vivifiantes, et les enfants de l'Irlande, rafraîchis par ces ondes pures se désaltéreront à cette source de prospérité, de bonheur et de liberté. (Tonnerre d'applaudissements.)

Un toast ayant été porté à M. Roche, représentant du comité, M. Roche prend la parole pour recommander au peuple l'obéissance aux lois. Il dit que si le parlement veut adopter des mesures coërcitives contre l'Irlande, il se rendra au parlement, où il n'a pas encore montré sa figure.

Une voix. Vous êtes bien plus utile ici.

Le président. Aux martyrs de Sudgen, aux magistrats destitués, puisse leur conduite indépendante servir à prouver que les menaces pitoyables et les actes inconstitutionnels d'un ministère despotique, ne sauraient empêcher le peuple irlandais d'exercer ses droits constitutionnels et inaliénables à faire des pétitions, comme sujets de la reine d'Angleterre ! (Applaudissements.)

Il est minuit. Le libérateur fait observer que l'on pourrait se dispenser de porter les autres toasts.

L'assemblée se sépare.

—A la séance des communes du 31 mai, on a continué à discuter le bill du port d'armes en Irlande. Lord Elliot n'a pas dissimulé que ce bill fût une restriction à la liberté individuelle ; mais il a cru le justifier en présentant le tableau des crimes commis en Irlande. Lord Clements lui a demandé s'il n'y avait pas de violences à main armée commises en Angleterre.

" Voyez Manchester, lui a-t-il dit, voyez jusqu'à Londres ! N'y a-t-on pas vu des gens assassinés en pleine rue ? Souvenez-vous de M. Drummond ! souvenez-vous des attentats commis sur la reine ! Eh bien ! a-t-on présenté un *bill les armes* pour l'Angleterre ? a-t-on marqué tous les pistolets de l'Angleterre parceque des fous, ou ce qu'on a appelé des fous, ont commis de telles atrocités ? Quand il y a des assassins en Angleterre, on dit que ce sont des fous ; quand il y en a en Irlande, on dit que ce sont des catholiques. Sir Robert Peel fait fouetter un individu qui tire sur la reine ; mais il paraît que la vie d'un petit *squire* de Tipperray est plus précieuse que celle de la reine : car on nous donne, à nous, un bill des armes."

M. Sheil, membre irlandais du parlement, a aussi combattu le bill de lord Elliot, et il a exprimé le regret qu'on ne traitât pas l'Irlande avec la même bienveillance qu'on a traité le Canada.

Placez, a-t-il dit en terminant, placez les Irlandais en contact, et non en conflit ! réformez votre Eglise ! conciliez-vous les prêtres catholiques ! C'est ainsi que vous désarmerez le peuple, que vous nous désarmerez ; c'est ainsi que vous nous ôterez, non pas ces armes contre lesquelles est dirigée votre misérable loi, mais celle que la raison va puiser dans le grand arsenal de la vérité. Oh ! faites cela, et vous aurez plus fait, pour assurer le repos de l'Irlande et la stabilité de votre empire, que si, par des mesures de répression vous nous imposiez une fausse et trompeuse tranquilité que toute la philosophie, toute l'histoire du monde, toute l'expérience du genre humain, que votre propre expérience ne peuvent nous montrer que comme l'avant-coureur infaillible de calamités plus terribles que celles qui l'auront précédée."

Le bill a encore été combattu par MM. G. O'Brien, O'Connor et Don. Mais sir James Graham et sir Robert Peel l'ont soutenu, en prétendant qu'il a pour but d'empêcher l'impunité du meurtre et de l'assassinat, et n'a aucun rapport avec l'agitation pour le rappel de l'union.

Sir James Graham a déclaré, à cette occasion, que le cabinet tory voulait administrer l'Irlande avec impartialité. " C'est, a-t-il ajouté, dans cet esprit que les nominations de fonctionnaires publics ont eu lieu."

La seconde lecture du bill *a été ordonnée à une majorité de* 270 *voix* contre 105. On a ensuite rejeté un amendement de M. O'Brien, qui avait pour objet d'examiner le point de savoir si le bill était opportun dans l'état actuel des choses en Irlande.

Ce vote a produit à la bourse de Londres une véritable panique ; ce qui prouverait qu'on n'a pas une confiance absolue dans les intentions d'impartialité du cabinet tory.

FRANCE.

Une source de mercure en France.—M. A. Leymerie, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse, a adressé à l'Académie des Sciences une communication qui serait d'un bien haut intérêt, si les prévisions auxquelles elle donne lieu se confirmaient. C'est une note sur un gisement de mercure natif qui existerait dans le département de l'Aveyron, vers l'escarpement occidental du Larzac.

M. Bouloumié, alors substitut du procureur du roi à Rodez, faisant une tournée dans la commune de Montlaur, canton de Belmont (Aveyron), remarqua sur la cheminée d'un paysan une assez grande quantité de mercure. Etonné de trouver dans une pauvre chaumière, et avec une certaine abondance, une substance aussi précieuse, et dont le principal usage paraissait être d'amuser les enfans de la maison, il adressa à ce paysan quelques questions, et on lui apprit alors que l'on n'achetait pas cette matière à Montlaur, qu'elle n'était pas rare du côté du Larzac, et qu'à Saint-Paul-des-Fonts, par exemple, plusieurs personnes, en faisant des rigoles dans la terre, s'en étaient procuré une quantité assez notable. Ce renseignement, M. Bouloumié en joignit d'autres qu'il obtint de gens en lesquels il avait toute confiance, et pensa dès-lors, et avec raison, qu'il pourrait être important de faire dans la contrée indiquée quelques explorations. C'est dans ces dispositions que, sur l'indication de son collègue, M. Moquin-Tandon, M. Bouloumié vint communiquer à M. Leymerie cette découverte, et en même temps, l'engager à aller faire avec lui une reconnaissance à Saint-Paul-des-Fonts, canton de St-Afrique.

Arrivés sur les lieux, ces messieurs firent plusieurs recherches qui furent infructueuses, par faute de temps et de moyens d'exécutions pour faire des entailles profondes ; ils durent se borner à faire une espèce d'enquête qui devait être pour eux d'autant plus significative, qu'ils étaient arrivés sur les lieux à l'improviste, et qu'ils avaient affaire à des gens simples ayant peu de communications avec les villes, et dont la plupart n'avaient probablement jamais vu de mercure hors de leur pays.

Le résultat de cette enquête ne leur permit plus de douter qu'à diverses époques, des traînées, des amas ou des globules de mercure coulant n'aient été observés quelquefois par les habitans de Saint-Paul. Les expressions à la fois naïves et pittoresques qu'ils employaient pour dépeindre le métal liquide, son mode d'écoulement et son éparpillement en gouttes sphériques lorsqu'ils tentaient de le saisir à la main ; la persuasion généralement répandue dans le pays que, dans certaines parties de la commune, les arbres avaient péri en bonne terre par le seul contact de leurs racines avec l'*argent-biou* ; d'autres circonstances encore font présumer que dans ces localités ou aux environs existe une source de mercure.

—On assure qu'il est question de forer un puits artésien de grande dimension dans le jardin du Muséum d'histoire naturelle à Paris. Non seulement on trouverait la nappe d'eau qui jaillit, à Grenelle, de la profondeur de 550 mètres, mais il serait porté jusqu'à celle de 800 à 900 mètres, dans le but d'obtenir de l'eau dont la chaleur ne serait pas éloignée de celle de l'homme. Cet espoir est fondé sur les plus preuves positives, depuis que les expériences faites à Grenelle, avant le jaillissement, par MM. Arago et Walferdin, à la profondeur de 400 et de 500 mètres, ont prouvé que l'accroissement de la température était de 1 degré par 32 mètres, et que ce résultat a été rigoureusement confirmé par la température de l'eau qui jaillit aujourd'hui de 550 mètres.

L'eau qui proviendrait de 8 à 900 mètres n'aurait pas moins de 36 à 39 degrés centigrades, et permettrait ainsi de chauffer sans frais, au jardin du Roi, les serres où végètent les plantes équatoriales, ainsi que les loges des animaux qui vivent dans des climats plus chauds que le nôtre ; mais, ce qui est plus important, d'établir des bains publics gratuits dans le faubourg Saint-Marceau et dans les hospices de la Pitié et de la Salpétrière, de chauffer des salles d'asile et d'établir, dans ces quartiers populeux, des lavoirs publics dont l'eau serait en tout temps, même en hiver, à une température égale à la chaleur humaine.

—D'après le rapport de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif aux étrangers réfugiés en France, l'effectif des réfugiés s'élève à environ 16,000, dont 10,000 Espagnols, 4,981 Polonais, 780 Italiens, 333 Allemands.

ESPAGNE.

—Le *Messager* publie les nouvelles suivantes, transmises par le télégraphe : " *Bayonne*, 23 juin.—" Séville s'est prononcée le 19. Le chef politique

et une partie des troupes ont adhéré au mouvement. Le capitaine-général a quitté la ville.

" La Corogne s'est prononcée le 18. Le capitaine-général et le chef politique ont quitté la ville. Le mouvement s'est étendu dans la Galice : les villes de Sant-Iago, Lugo, Orense, Vigo, Betanzos, se sont prononcées.

" Le régent est arrivé, le 22 à Quintanaz, et continuait sa marche sur Valence.

" Le général Rodil a été nommé commandant des hallebardiers.

" Rien de nouveau à Madrid."

Andalousie.—Les lettres de Grenade et de Malaga, jusqu'au 14 juin, disent que le plus grand enthousiasme règne à Grenade en faveur du pronunciamiento. Des pelotons arrivant des localités environnantes, viennent chaque jour se joindre aux 20,000 hommes armés que renferme cette ville ; on y attend encore de plus fortes colonnes de Malaga et d'Amérie.

Le 11, le général Alvarez, fit deux sommations à la ville. Trente tirailleurs de Grenade se battirent le même jour contre les postes avancés de l'armée. A l'approche des assiégeants, l'étendard de Castille a été placé sur la tour de la Velo. Les rues sont barricadées et les maisons sont fortifiées.

On dit que le 12, deux colonnes de la garde nationale mobilisée et de la force armée sont parties pour Grenade ; d'autres les suivaient et toutes devaient se combiner pour agir contre les positions occupées par le général Alvarez.

—On écrit de Bayonne à la *Presse* que le jeune général Serrano, ministre de la guerre, dans le cabinet Lopez, venait de passer dans cette ville, se rendant en toute hâte en Catalogne, où l'avait précédé un des aides-de-camp, porteur d'une proclamation adressée par le général aux Calatans, et dans laquelle il leur annonce qu'il vient triompher ou mourir avec eux. Le général Serrano a acquis une grande réputation en Catalogne dans la dernière guerre. Ses principes politiques, si connus du peuple et de l'armée, le mettent à l'abri de tout soupçon ; il a déclaré, à son passage à Bayonne, qu'il voulait entrer en Catalogne avec les généraux don Ramon Narvaez et Concha, pour prouver que l'amnistie proclamée par ses collègues et lui n'était pas un vain mot.

Ces mêmes nouvelles de Bayonne apprennent que le député Madoz a soulevé en masse tout le Haut-Arragon, et que le 22 il était arrivé, à la tête des gardes nationales aguerries de 33 communes de la montagne, sur le Cinca, qu'il devait passer le lendemain pour se jeter sur les derrières de Seoane. L'on considérait le sort de Seoane et de Zurbano comme fort compromis par ce mouvement imposant et inopiné.

—Zurbano a signifié aux consuls que le 19 juin il avait donné au gouverneur de Monjuich l'ordre de faire feu sur Barcelone jusqu'à ce que la ville fût réduite en cendres et la population exterminée s'il venait à être attaqué. Deux consuls, ceux de France et d'Angleterre, ont prié le gouverneur d'envoyer deux officiers à Zurbano pour prendre de nouveaux ordres. Cette prière a été écoutée ; la junte a annoncé, le 22, à la population de Barcelone qu'elle était menacée d'être de nouveau bombardée par le fort Monjuich.

—Suivant un journal de Catalogne, don Carlos aurait envoyé à Vienne une note contenant les articles suivans : 1°. cession de ses *véritables* droits à la couronne d'Espagne en faveur de son fils aîné ; 2°. reconnaissance de sa nièce Isabelle pour reine d'Espagne *de fait ;* 3°. respect de l'indépendance de l'Eglise. Nous ne croyons pas que les choses soient aussi avancées. Cette résolution, nous le savons, est désirée par beaucoup d'esprits qui croient qu'elle dissiperait tous les orages annoncelés sur la Péninsule. Mais, encore un coup, la démarche dont il s'agit, et qui serait la première condition d'une alliance entre Isabelle et le prince des Asturies, fils aîné de don Carlos, ne nous semble pas avoir le caractère de fait accompli. Autrement, Espartero ferait-il chercher en Allemagne un époux pour l'*innocente* princesse, qu'il tient comme une recluse dans son palais de Madrid ?

J. des Villes et des Campagnes.

MÉXIQUE.

—La goëlette *Virginie-Antoinette*, capitaine A. Delvaille, arrivée ce matin de Tampico, nous a apporté une liasse du *Bulletin* de cette ville, jusqu'au 15 du courant. Nous n'y trouvons rien de nouveau de Campêche ; les dernières dates de Mexico offrent seules quelqu'intérêt.

Une communication officielle du général Nicolas Bravo, adressée au ministre de la guerre, en date du 17 mai, annonce que les Indiens se sont réunis au nombre de 3,000 aux environs de Chilapa, dans le sud, et qu'on en attendait 1,000 de Tlapa. Ces Indiens ont été excités à la révolte par des personnes venues de Puebla et de Mexico ; ils se proposent de s'emparer de Chilapa. Le général Bravo informe le ministre de la guerre qu'il se voit dans l'impossibilité de porter aucun secours à la ville menacée, attendu qu'il n'a pu faire que deux cents recrues dans les populations au milieu desquelles il se trouve. Il ajoute que si le gouvernement ne lui envoie pas de renforts, il ne pourra défendre contre les insurgés les points dont le commandement lui a été confié.

Une circonstance nous porte à croire que cette insurrection pourrait bien avoir un caractère sérieux. Si nous ne nous trompons pas, les Indiens dont il s'agit sont de la tribu belliqueuse des Bravos. On sait que le général Nicolas Bravo n'est autre que le fils de l'ancien cacique de cette tribu, qui fut créé général par le gouvernement révolutionnaire, et qui fut pris et fusillé par les Espagnols pendant la guerre de l'indépendance. L'amour et le respect des Bravos pour le fils de leur ancien cacique, qui ne se vengea de la mort de son père que par un trait digne des beaux temps de l'antiquité, a été jusqu'ici sans bornes ; et s'il est impuissant à les ramener à l'ordre par sa seule influence personnelle, il faut que leur mécontentement ait été poussé au dernier point.

Ainsi donc, la tyrannie de Santa Anna commence à porter ses fruits. Son despotisme intolérable a excité de sourds murmures dans toutes les classes de la population, et c'est par les derniers que commence l'effort qui doit le renverser. Il n'est pas impossible que cette tentative obtienne un prompt succès, et que le cri de fédération parti de Chilapa et de Tlapa gagne de proche en proche toute la république.

La goëlette *Virginie-Antoinette* apporte à différents consignataires $119,571. *Cour. de la Louisiane.*

UN DIGNE HÉRITIER.—M. de Saint-Amand, successeur de Labourdonnais le fameux joueur d'échecs, vient de renouveler en Angleterre les hauts faits d'armes de son maître. Il a successivement battu en régle tous les forts joueurs de l'autre côté du détroit, où les échecs sont pourtant cultivés avec cette exagération de gravité que les Anglais mettent en toutes choses.

A VENDRE A CE BUREAU

PETIT ABREGE DE GEOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES *pour faciliter aux enfans l'étude de la langue anglaise* à l'usage des Ecoles du diocèse. 1ère. édition. Prix, 15 sols.

EN VENTE A CE BUREAU,

LE

PETIT MANUEL

DE

L'ARCHICONFRERIE

du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE,

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIEME EDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur de prévenir Messieurs les Ecclésiastiques qu'il a amené de France un assortiment d'ORNEMENTS pour Eglise qu'ils pourront voir chez J. D. BERNARD, écr., rue St. Paul, consistant en :

Chandeliers d'autel et Croix assorties, Chandeliers d'accolytes pour bancs d'œuvre et Croix.

Flambeaux et girandoles pour saluts du St. Sacrement, argentés et dorés.

Encensoirs et Navettes argentés et en argent ; Ciboires, Calices et Ostensoirs de diverses grandeurs, en argent et argent doré ; d'autres avec pieds et tiges en bronze doré et argenté.

Des Croix de procession de diverses grandeurs, argentées et rayons dorés ; des Bénitiers et Goupillons argentés, des Lampes pour églises.

Des Burettes en argent et argent doré, avec les plateaux assortis en argent ou en bronze ; des Boites aux Saintes-Huiles en argent, des Couronnes pour Ostensoirs dorées, etc., etc., etc.

Sous peu de jours un très riche assortiment de chasubles, galons or fin et brodées, des aubes en batiste avec broderies très riches, des surplis pareils des étoles pastorales riches et autres effets qui seront remis à Messieurs les Ecclésiastiques à des prix très modérés. Les envois seront faits sur la demande et désignation.

Montréal, le 23 juin 1843. F. DE MONTRAVEL.

EXERCICE TRES DEVOT

A

St. Antoine de Padoue

LE

THAUMATURGE

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS CARY,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différens Libraires de cette ville.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, ET AUGMENTÉE DES PRIÈRES DE LA STE. MESSE, ET DES VÊPRES DU DIMANCHE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PTRE. DE L'EVÊCHÉ
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.